

**L**E même jour on amenait Agrippine chez mes amis. C'était une femelle de chien-loup, fort belle et de grande finesse. Les oreilles droites, le museau pointu, l'œil couleur de cuir fauve lustré, le poitrail large et le ventre mince, elle semblait très jeune encore et son pelage clair lui enlevait l'aspect redoutable de sa race. Désormais elle allait vivre aux Terreaux. Comme j'aime les chiens, je suis d'habitude aimé par eux. Je jouai un moment avec elle, la flattai de la main et cela lui suffit pour s'attacher à moi, d'instinct. Je lui fis visiter la maison et un incident curieux scella mon affection pour elle. Elle flairait partout et revenait toucher mes genoux de son nez, comme si elle cherchait quelque un d'autre dont j'eusse l'odeur mêlée à la mienne, jusqu'à ce que, passant dans

la cuisine au pied de l'escalier de la petite chambre, elle bousculât Léonie et se précipitât en gémissant sur la porte. Et quand j'ouvris, elle se dressa sur le lit et me regarda en agitant sa queue touffue. Dès lors elle et moi ne nous quittâmes plus, et il me sembla que j'étais moins seul.

Il y avait deux semaines que Marie était partie et nous n'avions reçu d'elle que deux cartes postales avec quelques brèves formules sans message particulier pour moi, quand j'allai, avec Agrippine, vers le Breuil. Nous débouchâmes sur le plateau par la lande. Les buissons avaient perdu leur floraison et ne ressemblaient plus à un banc de rochers couverts d'écume; ils ne gardaient que de rares pétales flétris pareils à la laine qu'y laisse d'ordinaire le passage des moutons. Les blés d'hiver étaient déjà hauts et la chienne qui chassait, tantôt loin devant moi, tantôt à mes côtés, y disparaissait presque. Elle leva un lièvre et je la vis partir comme une flèche, en jappant, sautant parfois pour mieux suivre les crochets du gibier, qu'elle perdit. Elle tourna longtemps pour retrouver sa trace et je la rappelai. Pendant

quelques minutes j'avais oublié Marie et j'en fus soulagé.

Nous traversâmes tout le plateau pour aboutir au village des Granges puis au chemin qui descendait vers les Terreaux et, avant de dévaler les dernières pentes, je m'assis au sommet du coteau, d'où je dominais les toits du village et le clocher. Un coin de l'étang brillait. Je n'avais plus mal. Je sortais de l'absence de Marie comme d'une eau profonde, mais je ne souffrais pas. Il est vrai que j'ai toujours demandé aux femmes plus que je ne leur donne moi-même et que je m'ingénie à les accuser de trop exiger des hommes, alors que c'est le contraire. D'elles, je n'ai rien supporté. Une adolescence au séminaire et une vie d'homme jeune dans l'armée m'ont fabriqué d'elles une image fausse. En vérité, je ne les connais pas. Mais puisqu'on ne peut séparer en elles ce qu'on aime de ce qu'on n'aime pas, qui m'empêchait de ne pas tout aimer pour céder enfin à leur charme? L'attachement que ses amis manifestaient à Marie, l'ardeur avec laquelle elle parlait d'eux, tout montrait qu'elle savait aimer.